Robert Denoël

Apologie de Mort à crédit

Vertiges

JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Odilon Redon (1840-1916), *Vision dans les nuages,* (vers 1890-1900), Musée des beaux-arts de Dijon (France).

> Cette œuvre est une honte. Il est impossible de ne pas reconnaître que la musique de Beethoven est une musique d'ivrogne. Il n'en restera rien.
>
> Wieck
>
> (Critique musical, mort en 1850.)

UN LIVRE PARAÎT. Il est énorme. Il rompt avec tous les usages. Il écrase de sa masse la morale bourgeoise, la décence, la mesure. Sa publication longtemps annoncée, longtemps retardée, agite l'opinion, excite la curiosité publique à tel point qu'on ne peut plus l'ignorer. Le scandale est trop éclatant, l'audace est trop grande. On parlera donc de cet ouvrage, on parlera donc de cet auteur. Aussitôt cent critiques entraînés se dressent et leur front héroïque porte la marque de leur mission. Il ne s'agit plus de reproches courtois, de réserves, de blâmes discrets. Il s'agit d'une exécution. Il faut chasser du jardin des lettres une bête malfaisante et qui pue. C'est la ruée. Toutes les armes sont bonnes : le gravats, la boue, l'ordure du chemin. Tout y passe. Et quand la victime semble au point d'expirer, à bout de force eux-mêmes, les vengeurs de la coutume lui jettent le plus gros pavé, celui qui tuera sûrement : « Le livre est ennuyeux », disent-ils. Voire.

Car l'entreprise avorte. La victime est toujours debout, décidément coriace. Même, plusieurs voix se font entendre en sa faveur. Peu nombreuses, mais puissantes. Et certains cris d'admiration, vivement lancés, couvrent le concert de la haine.

Pendant ce temps, le public s'assemble, inquiet du tumulte : il va jusqu'à en oublier les bouleversements sociaux. Et pourtant les disputes littéraires ne sont pas son fait. Il s'en moque comme d'une discussion d'horlogers ou de pharmaciens. Parce qu'il achète des montres ou des médicaments, va-t-il intervenir dans une querelle de métier ? Non. Mais cette fois le débat déborde la boutique. Les voix dépassent le diapason normal, gagnent la rue. On en est tout tympanisé. Que se passe-t-il donc ? Quels sont cet auteur et ce livre qui irritent si fort les passions ? Et l'ouvrage passe de main en main, les éditeurs se succèdent, la librairie connaît un triomphe de plus.

Pourquoi le public absorbe-t-il si aisément cette forte nourriture qui lève le cœur des délicats ? Et qui donc a l'estomac gâté, de l'arbitre du goût ou du lecteur inconnu ?

Que la critique dans son ensemble répugne à la lecture de *Mort à crédit*, cela n'est pas douteux. Que le public, au contraire, y prenne plaisir, cela aussi est hors de contexte. Et ne nous dites pas :

« Les chiffres ne prouvent rien, que la bassesse du goût, voyez Georges Ohnet et tels contemporains imbéciles dont les livres se vendent par centaines de milliers. » Nous répondrions : « Vous savez que *Mort à crédit* se présente en bloc et nu, sans aucune de ces séductions qui plaisent à l'amateur de littérature dite commerciale. Vous le savez, jamais livre ne déploya moins de grâce, jamais livre ne s'imposa plus vite. De votre aveu même, si ce roman est haïssable, il n'est pas médiocre. » Écartons donc cet argument et voyons quelles sont les raisons de ces divergences du lecteur et de la critique.

Parmi les journalistes qui se sont élevés contre ce roman, on en compte plusieurs dont les arrêts sont écoutés par un public trop pressé pour ne pas être docile. Quand on n'a pas le temps de réfléchir, il est commode d'acheter une opinion exprimée selon les règles. Depuis l'avènement des rotatives, tout le monde a de l'esprit. C'est bien connu.

Dans le cas qui nous occupe, le censeur devrait l'emporter sans discussion. Ne montre-t-il pas une sévérité rare à notre époque ? Sa bonne foi n'est-elle pas éclatante ? Et les sept cents pages de ce volume énorme ne sont-elles déjà pas une condamnation ?

Absolument pas. On lit *Mort* à *crédit* partout. Et contre l'avis officiel.

On le lit à Paris et en province. On le lit à l'étranger. On le lit aux antipodes. Nous ne parlons pas des salons. Les salons lisent les yeux fermés, comme ils écoutent la musique en se bouchant les oreilles. Non, nous parlons du public qui lit pour son plaisir, du lecteur qui achète un livre chez le libraire, après en avoir feuilleté plusieurs. Du lecteur qui sait le prix du divertissement qu'il se propose et qui ne se décide qu'après réflexion. Du lecteur qui se fera demain le propagandiste de ce livre honni.

Les critiques ont-ils donc raison contre ce lecteur ? Et s'ils se trompent, pourquoi se trompent-ils ?

L'histoire littéraire nous répondra. Jamais dossier ne fut plus fourni. Et sans remonter plus haut que le siècle dernier, il suffit de feuilleter les journaux, pour avoir sous les yeux un incroyable catalogue d'erreurs, une collection invraisemblable de bévues et d'arrêtés ineptes. Quels romanciers porte-t-on aux nues ? À qui décerne-t-on la louange la plus chaleureuse ? À Balzac, à Stendhal, à Flaubert, à Zola ? Non, bien entendu. Mais à Frédéric Soulié, à Octave Feuillet, à Victor Cherbuliez, à Paul de Kock.

Balzac est injurié, vilipendé. Les journaux accusent *Le Père Goriot* d'immoralité. « L'auteur savait bien – note Balzac dans la préface d'une réimpression de ce roman – qu'il était dans la destinée du père Goriot de souffrir pendant sa vie littéraire comme il avait souffert pendant sa vie réelle. Pauvre homme ! ses filles ne voulaient pas le reconnaître parce qu'il était sans fortune ; et les feuilles publiques aussi l'ont renié, sous prétexte qu'il était immoral. »

Et ailleurs, il ajoute : « Je dois rendre justice à la presse, il y a chez elle une honorable unanimité contre moi... » Et comme l'événement le confirme dans cette opinion, il ne publie plus un livre sans préface explicative. Ce n'est pas d'aujourd'hui, on le voit, qu'un romancier en appelle au public. C'est même le seul recours. Car que peut faire un auteur contre la presse ? Le droit de répondre n'est qu'un leurre : « Vouloir démentir un journal, c'est imiter le chien qui aboie après une chaise de poste. Le numéro qui vous tue et vous déshonore... est bien loin de vous quand vous vous plaignez. Ceux qui ont lu l'attaque ne lisent pas toujours la réponse*. »

* *Le Lys dans la vallée.*

« Si le journal invente une infâme calomnie, on la lui a dite. À l'individu qui se plaint, il en sera quitte pour demander pardon de sa liberté grande. S'il est traîné devant les tribunaux, il se plaint qu'on ne soit pas venu lui demander une rectification ; mais demandez-la lui ? Il refuse en riant, il traite son crime de bagatelle. Enfin il bafoue sa victime quand elle triomphe*. »

* *Les Illusions perdues.*

Flaubert n'a pas été mieux servi que Balzac. Dans une lettre à George Sand il écrit : « Ça va bien, chère maître, les injures s'accumulent ! C'est un concerto, une symphonie où tous s'acharnent dans leurs instruments. J'ai été éreinté depuis *Le Figaro* jusqu'à la *Revue des Deux-Mondes,* en passant par la *Gazette de France* et le *Constitutionnel*... Et ils n'ont pas fini !... Ce qui m'étonne, c'est qu'il y a sous plusieurs de ces critiques une haine contre moi, contre mon individu, un parti pris de dénigrement, dont je cherche la cause. »

Nous essaierons plus loin d'analyser les raisons de cette haine qui poursuit un Flaubert ou un Céline. Voyons d'abord ce qu'on reproche à l'auteur de *Mort à crédit*. Il n'y a pas deux mois que ce livre est publié et déjà plus de trois cents journalistes l'ont jugé, du haut de la plume, et sans appel. Les articles les plus violents sont évidemment anonymes. Tout se passe dans les règles.

Voici, comme premier échantillon, quelques lignes d'une chronique signée naïvement *Marchenoir* et publiée dans une revue de « jeunes ». L'auteur n'a pu emprunter qu'une signature à Léon Bloy. On jappe quand on ne sait point rugir. Mais peu importe, lisons Marchenoir : « ... Son obscénité – dit cet espoir de la polémique – plus scatologique qu'érotique, plus ennuyeuse et plus laide encore que malodorante n'est que le bas procédé d'un industriel, d'un cacographe – au sens le plus nauséabond du mot... Il n'est donc pas besoin de rétablir les bûchers de l'inquisition, il suffira, sans doute, d'attirer sur ce cas l'attention de la voirie pour que Céline, son éditeur, ses livres, tout ce qui les touche, soient proprement brûlés. À l'exception de ses seuls lecteurs que l'ennui aura suffisamment punis... »

Dans une autre revue, les rédacteurs se sont mis à sept – dont un comptable sans doute – pour protester contre la publicité des éditeurs *qui*, assurent-ils, *doit coûter au bas mot une centaine de mille francs*. Et les sept de conclure dans un joli mouvement d'indépendance : « Nous ne sommes pas, ici, pour la censure. Nous n'avons aucun désir de voir un jour l'État s'immiscer dans la production littéraire pour y introduire son contrôle. Mais il faut avouer que de telles publications légitiment les censures et les appellent ; et quand la police hitlérienne va interdire l'entrée en Allemagne de cette laborieuse saleté nous ne pourrons pas lui donner tort *. »

* La traduction allemande de *Mort* à *crédit* est annoncée pour l'hiver prochain.

Monsieur René Lalou, à qui nous devons déjà trois articles attristés sur *Mort* à *crédit*, interroge sa conscience : « Peut-on parler en toute impartialité du nouveau livre de Céline ? Entendez : sans être accusé de céder à la crainte de ne point paraître audacieux ou bien au désir de lui faire expier un premier succès ? J'en demeure persuadé... » Il ajoute ailleurs : « *Mort à crédit* a déçu toutes mes espérances. Il me semble, en effet, impossible, d'échapper à l'impression que presque tout dans cette œuvre est factice. »

Quant à monsieur Pierre Humbourg, il hésite devant une condamnation aussi nette. Mais il voudrait que L.-F. Céline fût plus distingué dans son langage. Dans sa chronique, curieusement intitulée « L'Esprit de l'escalier », on lit cette phrase : « J'aimerais – si l'on peut se permettre de donner un conseil à un auteur annoncé à grand fracas ? – que monsieur Céline médite cette pensée de Ruskin. ‹ La vulgarité est une image de la mort. › La littérature ne veut pas mourir encore. »

Dans *Le Peuple,* monsieur Marcel Lapierre s'exprime gaillardement : « Céline... aligne les ordures pour rien, pour son plaisir peut-être, pour la délectation des lecteurs spéciaux qui jouent à s'encanailler. »

Au tour des éditeurs maintenant : « C'est, en somme, du raccrochage et ça rappelle l'industrie des pâles rabatteurs qui sillonnent le faubourg Montmartre en proposant aux passants : ‹ Voulez-vous voir le cinéma cochon ? › ou en susurrant : ‹ J'ai des cartes postales qui vous intéresseront. ›

« Technique semblable.

« Ce que monsieur Bernard Grasset nomme ‹ La chose littéraire › à de singuliers prolongements... »

Après ces gracieusetés, il n'y a plus rien à dire. Mais *Le Mois* va plus loin encore dans sa réprobation. Ce périodique exprime le point de vue des anti-céliniens intégraux.

« Les sept cent pages de *Mort* à *crédit* sont autant de preuves monotones et ennuyeuses que Céline ne traduit nullement un sentiment sincère, mais que tout son propos est de surprendre par l'arbitraire et de scandaliser par l'ordure. Aucun livre n'est plus visiblement faux, factice, artificiel, fabriqué dans un but qui n'a rien de littéraire. Et la même chose était à dire du *Voyage au bout de la nuit* qui fut si stupidement couvert de louanges, il y a quatre ans... Dans un cas comme dans l'autre il s'agit d'un bluff organisé, d'un ‹ chiqué › monstre. »

Arrêtons-nous. Ces citations résument les plaintes de nos adversaires. Nous pourrions les multiplier. Inutile. Elles seraient toutes pareilles, comme les bornes du chemin. Quand nous en aurions rempli un volume, le lecteur ne serait pas plus avancé. Toutefois, nous ne résistons pas au plaisir de publier ici un petit parallèle que nous nous sommes diverti à établir.

PETIT PARALLÈLE

Je suis descendu, j'ai parcouru, à travers un ennui noir et une répugnance écœurante, cet égout collecteur des mœurs et de la langue... L'impression que j'ai rapportée de cette lecture est celle d'un écrivain sans originalité...

Jamais un pareil tas immondices n'a été élevé dans notre littérature en si peu de temps.

Jamais cet étrange observateur des mœurs de son temps ne s'était ainsi moqué du public, jamais il n'avait substitué plus audacieusement à la réalité les visions obscènes ou grotesques de son imagination échauffée.

En toute autre qualité qu'en celle de lecteur professionnel, je ne serais pas allé jusqu'au bout de ces sept cents pages. Non, je ne me serais pas infligé ce lourd, cet irritant ennui. Vite repu par la monotonie...

Quand la pourriture est à ce point inconsciente des exhalaisons qui émanent d'elle, le grand nettoyage est proche.

Ils n'achètent pas pour vingt-cinq francs de littérature, mais pour vingt-cinq francs d'ignominies et d'abjections. Je trouve cela infiniment triste...

Une odeur de bestialité se dégage de toutes ses œuvres. Ses livres sentent la boue.

Je proteste par des nausées et des haut-le-cœur.

Putride...

Malgré qu'on en aie, on est bien forcé de parler de ce livre puisque tout le monde en parle, puisque c'est la conversation générale, depuis le salon jusqu'à l'estaminet...

Extraits des articles consacrés à « La Terre » et à « L'Assommoir »

C'est un bonimenteur, un camelot de l'ordure.

Une atmosphère empestée qui tient plus des water-closets que du mauvais lieu et de l'hôpital.

Un « tas » d'ordures.

... Par goût personnel, je me serais volontiers abstenu d'en parler, mais c'est, paraît-il, un événement littéraire...

Extraits des articles consacrés à « Mort a crédit »

Ce qui ajoute au piquant de ce rapprochement, c'est que *La Terre* et *L'Assommoir* sont – et de loin – les deux plus gros succès de Zola. Et la critique officielle tient aujourd'hui *L'Assommoir* pour un chef-d'œuvre.

~

On reproche donc à L.-F. Céline : 1. d'avoir écrit un livre monotone et profondément ennuyeux; 2. de ne devoir son succès qu'à la réclame; 3. d'user d'un langage tout artificiel; 4. d'user et d'abuser de l'obscénité. Ses éditeurs, au surplus, ne sont que des commerçants cyniques.

Voilà des attaques précises et nous saurons bientôt ce qu'il faut y répondre. Mais auparavant voyons un peu qui est ce L.-F. Céline. Le public, si avide de détails sur la vie privée des écrivains, ignore tout de lui. On ne voit point le portrait de cet auteur aux étalages, on ne sait si l'inspiration le visite le matin ou l'après-midi, s'il rêve au crépuscule, s'il plaint les opprimés de l'Afghanistan, s'il se distrait de ses pensées en jouant de le flûte ou du piston, s'il aime les chats siamois ou les poissons rouges.

L.-F. Céline est un monstrueux égoïste. Il tient volontiers le lecteur dans l'ignorance de ses petites passions. Il ne fréquente ni les salles de rédaction, ni les salons, ni les réunions politiques. À peine le voit-on chez ses éditeurs quand il publie un livre. Ce réfractaire se dérobe aux interviews et aux enquêtes. Cet empêcheur d'écrire en rond ne préside pas de banquets, ne signe pas de manifestes, ne donne pas de chroniques aux journaux. Et, singularité dernière, il ne fait pas partie d'un jury littéraire.

L.-F. Céline est médecin quelque part en banlieue. L.-F. Céline a publié deux romans.

C'est là le fait, on en conviendra, d'un homme scandaleux. Pourquoi s'il ne publie pas d'études sur ses contemporains, n'accorde-t-il pas de temps en temps une préface à quelque disciple plus instruit des usages ? L.-F. Céline n'ignore tout de même pas que la critique est presque toujours une monnaie. « Passe-moi la rhubarbe », comme disait l'autre. L.-F. Céline n'a rien à échanger. Tant pis pour lui.

Encore s'il s'alliait à quelque groupe ! Un auteur habile s'appuie aujourd'hui sur une école, dirige un mouvement. On est écrivain de gauche ou de droite, moins-de-trente-ans ou académique, populiste ou salonnard, « maison de la culture » ou « action française », idéaliste, irréaliste, régionaliste, polyphonique, tout ce que l'on voudra. Mais on ne se tient pas à l'écart, on suit la règle du jeu. Ou alors, il faut s'attendre à tout et, par exemple, à être *le seul auteur* éreinté en France depuis quarante ans.

Donc Céline est un auteur ennuyeux et son livre endort le lecteur. Qui dit cela ? Mais la critique. – Le dit-elle de tout le roman ? N'y a-t-il pas dans cet ouvrage de dimensions inaccoutumées, quelques pages qui méritent l'absolution ? – Bien sûr ! Ne nous faites pas plus méchants que nous ne sommes. Nous ne voulons point passer pour sauvages et nous reconnaissons volontiers que monsieur Céline a parfois du génie. Nous dirons même que certains passages de *Mort à crédit* sont entraînants. – Tenez ! moi, je vous accorde cinquante pages et la mesure est bonne. – Et vous ? – Je vous en passe cent, mais ne m'en demandez pas davantage. – Et vous, monsieur, accordez-vous quelque chose ? – Volontiers. Je tiens tout un chapitre pour admirable, mais vous en conviendrez, dans un pareil amas, ce n'est guère. – J'en conviens. – Mais dites-moi, quelles sont ces pages ?

C'est ici que le plaisir commence. Monsieur André Rousseaux rejette toute la première partie du livre, mais, à partir de la page 399, *Mort à crédit* devient « un chef d'œuvre d'invention romanesque, capable de réconcilier avec l'art du roman les lecteurs les plus blasés. La fantaisie, non pas fantaisie aérienne et gracile, mais fantaisie puissante et riche, le dispute à la truculence et à la cocasserie dans cette vie héroï-comique d'un escroc parisien, hâbleur, ingénieux naïf et retors à la fois, canaille et pittoresque. »

C'est pour le début du livre que monsieur Jean-Pierre Maxence annonce des préférences : « En de rares moments, monsieur Céline nous donne, en effet, des tableaux d'une étrange beauté. Alors, mais alors seulement, il sait mêler la lumières aux ombres. Ainsi en cette visite qu'il fait à une petite malade, etc. »

Le goût de monsieur Gabriel Brunet n'est point du tout celui de ses confrères : « Que choisir dans cet immense grouillement ? Pas d'hésitation : L'épisode de Nora, la femme du maître de pension anglais ! Il faudrait le détacher, en faire un petit livre à part, je lui prédirais un beau succès. »

Et monsieur Georges Le Cardonnel fait encore un choix différent : « Il arrive à ce visionnaire, écrit-il, d'atteindre à une énorme fantaisie burlesque comme dans la scène de la traversée de la Manche... ou bien à une rare puissance dramatique quand le père de Ferdinand, épuise sa rage homicide en criblant de balles les tonneaux de sa cave. »

C'est une expérience faite que, s'il se trouve dix personnes qui effacent d'un livre une expression ou un sentiment, l'on en fournit aisément un pareil nombre qui les réclame... tous sont connaisseurs et passent pour tels. Quel autre parti pour un auteur, que d'oser pour lors être du parti de ceux qui l'approuvent ?

On ne peut mieux dire. La Bruyère est un esprit fort raisonnable. Suivons donc ses conseils. Soyons jusqu'au bout du parti de ceux qui nous approuvent. Et puisque monsieur Rousseaux nous accorde le fragment que monsieur Gabriel Brunet répudie, tenons ce fragment pour un chef-d'œuvre. Ce morceau d'une étrange beauté que monsieur Jean-Pierre Maxence nous concède, acceptons-le de même. Et pourquoi refuser l'épisode plein de génie que monsieur Brunet nous désigne formellement ? Sans grand effort, en faisant appel à deux ou trois autres censeurs, débordants de gentillesse et de contradictions, nous arrivons à reconstituer le chef-d'œuvre intégral. Et au lieu de voir « l'ouvrage fondre tout entier au milieu de la critique », nous assistons à son apothéose. Nous arrivons à prouver – soutenus par nos détracteurs – que *Mort* à *crédit* – livre dit

« ennuyeux » – est ce que le roman contemporain a produit de plus fantastique, de plus émouvant, de plus varié, de plus puissant, de plus comique et de plus tragique à la fois et, en somme, de plus original.

Et cette conclusion nous plaît fort.

Nous serons brefs sur le chapitre de la réclame. Certains nous accusent de l'avoir voulue trop forte, trop insistante. Ceux-là ne sont point auteurs ou s'ils ont publié des livres, ce fut obscurément.

N'importe quel petit commis de librairie sait que la réclame ne fait point le succès. Un livre qui ne « part pas », comme on dit en argot de métier, vous aurez beau le pousser au train, en proclamant le génie de l'auteur, sa marche n'en deviendra pas plus rapide. Mais si un ouvrage éveille l'intérêt, s'il pique la curiosité, s'il devient l'objet des conversations, alors – mais alors seulement – il faut aider à sa popularité, alors il convient de reproduire dans les journaux les éloges que chacun colporte, alors il faut, sans vaines pudeurs, carillonner sa gloire et la dire peut-être plus grande qu'elle n'est afin que dans un avenir proche le triomphe de l'ouvrage soit égal à sa renommée. Et un jour la diffusion du livre prendra un tel élan que l'éditeur n'aura plus à s'en soucier. Ses meilleurs agents de publicité, c'est chez les lecteurs qu'il les recrutera et sans dépense.

Nous n'en avons pas usé autrement pour L.-F. Céline. Si les ouvrages de ce romancier ont un énorme succès, c'est à leur force qu'ils le doivent. Et comme le dit Baudelaire dans ses « Conseils aux jeunes littérateurs », cette force-là, c'est « la justice suprême ».

— Parlez-nous un peu de ces fameuses suppressions ! De ces passages que vous n'avez pas voulu imprimer ! Le cœur vous a-t-il donc manqué ?

— Nous y voilà ! À en juger par les commentaires qu'ils ont soulevés, ces passages ont été lus – si l'on peut dire – plus que d'autres. De braves gens nous écrivent : « De quel droit mutilez-vous un texte que le public voulait intégral ? » D'autres, comme le gaillard monsieur Lapierre, nous accusent d'attirer le lecteur par des procédés qui ne relèvent pas habituellement de l'édition. Enfin, les plus nombreux se demandent sur le ton de l'effroi ce que pouvaient contenir les lignes censurées.

Mettons les choses au point. L.-F. Céline, à notre demande, disons même sur nos instances, a supprimé la valeur de trois pages de son roman. Les passages sacrifiés étaient plus violents, beaucoup plus violents que le contexte. L'artiste, emporté par son sujet, avait oublié les limites où la loi entend le contenir. Nous les lui avons rappelées. Avec nous, il décida alors de faire subir à *Mort* à *crédit* une censure préalable, plutôt que d'assister à la saisie de l'ouvrage par l'autorité de justice. Mais comme la coupure rompait l'élan de la phrase ou du chapitre, il exigea que la coupure fut marquée par un blanc. Il consentait à amputer son texte, mais non à le remanier.

On a pris prétexte de cette franchise pour nous accuser de manœuvres ignobles.

Louis-Ferdinand Céline.

Venons-en maintenant maintenant au principal grief. L.-F. Céline s'est créé un langage artificiel. Tout son propos est de surprendre par l'arbitraire et de scandaliser par l'ordure.

L.-F. Céline a répondu lui-même au reproche par une lettre que monsieur André Rousseaux cite dans *Figaro* :

> « Pourquoi je fais tant d'emprunts à la langue, au ‹ jargon ›, à la syntaxe argotique, pourquoi je la forme moi-même si tel est mon besoin de l'instant ? Parce que, vous l'avez dit, elle meurt vite, cette langue, donc elle a vécu, elle *vit* tant que je l'emploie.

« ... Une langue c'est comme le reste, ça meurt tout le temps. Ça doit mourir. Il faut s'y résigner. La langue des romans habituels est morte, syntaxe morte, tout mort. Les miens mourront aussi, bientôt sans doute. Mais ils auront eu la petite supériorité sur tant d'autres, ils auront pendant un an, un mois, un jour, *vécu*.

« Tout est là. Le reste n'est que grossière, imbécile, gâteuse vantardise. Dans toute cette recherche d'un français absolu, il existe une niaise prétention insupportable, à l'éternité d'une forme d'écrire. »

Il faut beaucoup d'orgueil ou d'humilité pour parler ainsi.

Seul, L.-F. Céline a le droit de le faire, qui s'est créé un langage entièrement original, toujours expressif, sans une faille, sans une scorie. Comme le dit monsieur Fortunat Strowski, Céline nous donne une bonne leçon d'art d'écrire. Il est le premier « syntaxier » de ce temps, au-dessus de tous ! Pour s'en convaincre, il n'est que de lire les pastiches de ceux qui haussent les épaules, l'air de dire : « Voyez, j'en fais autant ! »

Ce n'est que viande creuse ou bouillon maigre.

Mais il est temps de nous retirer. Notre constat est terminé. Cédons la place. L.-F. Céline compte dans la presse de vigoureux défenseurs. Ils ne sont pas nombreux. Ils ne forment pas bloc. Mais ces admirateurs décidés ont répondu à l'avance à toutes les objections, à tous les blâmes, à toutes les injures. Notre tâche s'en trouve simplifiée. Cherchons nous des arguments, nous en trouvons à foison dans les admirables articles de messieurs Noël Sabord, Eugène Marsan, Robert Kemp, François Porché, Robert Poulet, Ramon Fernandez, Fortunat Strowski, Louis Laloy et P. Châtelain-Tailhade, pour ne citer que des écrivains de langue française. Car si nous voulions en appeler à l'étranger, nous pourrions produire dix études, solidement pensées, où L.-F. Céline paraît comme un des plus grands écrivains de l'époque *.

* Une étude comme celle de *The Statesman*, par exemple, ou du *Times Litterary Supplement,* qui ne passent point pour des journaux légers.

Mais il est un article qui résume le débat. L'auteur, monsieur Charles Bernard, l'éminent critique de *La Nation belge,* a tout dit sur le sujet et de la manière la plus généreuse. Au terme de cette apologie, nous ne pouvons mieux faire que de publier cette page qui honore son auteur autant que l'homme et l'ouvrage qu'elle veut honorer :

> « C'est un gros événement qu'un livre de monsieur Louis-Ferdinand Céline, *Mort à crédit* qui paraît chez Denoël et Steele, est aussi un très gros livre. Déjà le fameux *Voyage au bout de la nuit* était d'aspect dense, compact, comme son contenu. *Mort à crédit,* avec ses 700 pages bien tassées, son format grand *in-octavo,* fait un bloc, un vaste parallélépipède de papier aux plans lisses, aux arrêtes coupantes, pareil à une pierre soigneusement taillée.
>
> « Ce symbolisme a sa valeur. On n'aborde pas un tel livre comme tel autre qui n'en pèse que le quart. Frivolité et sérieux sont une question de poids. C'est pourquoi l'on a vu certains auteurs affirmer leur gravité dans des œuvres considérables par leur étendue, dans des suites aussi, comme Marcel Proust, et, plus près de nous, monsieur Jules Romains. Mais le cycle malgré tout se digère par tranches. On se rend compte que l'auteur a pris son temps. Au contraire, les 700 pages de l'*Ulysse,* de James Joyce, ont l'air d'avoir été écrites d'une haleine. Les 700 pages de *Mort* à *crédit* également. C'est ce caractère touffu, abondant, fourmillant qui est extraordinaire. L'auteur a voulu tout mettre dans son livre. Comme on met tout dans une cathédrale, la terre, le ciel, l'enfer, le purgatoire, les vertus, les péchés, les saisons, la chair et l'esprit. Il n'y a pas que les piliers, les voûtes, les murs, les contreforts, tout l'appareil architectural. Il y a les statues, les milliers de statues, le pullulement inouï des statues. Et parmi ces statues s'il en est d'édifiantes, il en est de fort inconvenantes aussi. Ne parlions-nous pas de péchés ? Les huchiers du Moyen Âge n'ont jamais hésité à nous les montrer tout crus, avec une sorte d'exubérance joviale, un naturalisme d'autant plus brutal qu'il devait servir de contraste aux vertus, aux saints, aux anges, à tout ce qui de cette fange nous emportait vers le ciel.

« Nous n'avons plus la mentalité des gothiques si d'autres artistes et écrivains sont encore possédés de leurs instincts gargantuesques. Les éditeurs de *Mort* à *crédit* ont prudemment engagé l'auteur à supprimer quelques mots qui appartiennent au Dictionnaire spécial de Delvau et des passages trop précis. Aussi quelques pages espacées de blanc ont l'aspect des feuilles qui paraissaient en temps de guerre sous le régime de la censure. Dans cet état, pourtant, le livre de monsieur Céline, pas plus que le *Voyage au bout de la nuit* ne peut être mis dans toutes les mains. Tant s'en faut ! Un roman n'est pas toujours un divertissement pour jeunes filles. Et celui-ci apparaît plutôt comme un document de psychiatrie.

« Un document formidable. Confession ? La forme d'une confession et qui sans honte, sans rien qui de loin ou de près ressemble au respect humain, avec une sorte de verve géniale dévide tout le fond du sac. Disons tout de suite qu'elle n'eût pas été possible en langue classique. Elle eût été impossible à dire pour la raison que le français ne peut pas à ce point braver l'honnêteté. Que grâce aux tournures populaires, populacières souvent, grâce à l'argot, il s'établit un équilibre, une harmonie entre le fond et la forme qui permet de tout faire passer. Et on peut bien dire que tout y passe...

... Il me connaît bien Gustin... Il est expert en joli style. On peut se fier à ses avis. Il est pas jaloux pour un sou... Gustin, c'est un cœur d'élite. Il changera pas avant de mourir.

Entre temps il boit un petit peu...

Mon tourment à moi c'est le sommeil. Si j'avais bien dormi toujours j'aurais jamais écrit une ligne.

‹ Tu pourrais, c'était l'opinion à Gustin, raconter des choses agréables... de temps en temps... C'est pas toujours sale dans la vie... › Dans un sens c'est assez exact. Y a de la manie dans mon cas, de la partialité. La preuve c'est qu'à l'époque où je bourdonnais des deux oreilles et encore bien plus qu'à présent, que j'avais des fièvres toutes les heures, j'étais bien moins mélancolique... Je trafiquais de très beaux rêves... Madame Vitruve, ma secrétaire, elle m'en faisait aussi la remarque. Elle connaissait bien mes tourments. Quand on est si généreux on éparpille ses trésors, on les perd de vue... Je me suis dit alors : « La garce de Vitruve, c'est elle qui les a planqués quelque part... » De véritables merveilles... des bouts de légende... de la pure extase...

« Ce petit persiflage du début nous fixe tout de suite. L'auteur a tordu le col au cygne. Pour le reste, *ægri somnia*. Nous voici ré-embarqués pour le voyage au bout de la nuit. ‹ De ma nuit ›, pourrait rectifier l'auteur – voyage prodigieux pourtant circonscrit dans les limites d'une piètre existence de misérable. Mais tout est en nous. Même l'aventure, surtout l'aventure. Cette prodigieuse aventure de la vie vis-à-vis de quoi les événements les plus extraordinaires que nous vivons au dehors ne sont que des épisodes sans importance. Nous touchons ici au plus pur classique, si déconcertant qu'il paraisse de parler de classique à propos d'un livre qui de la première à la dernière de ces cinquante mille lignes met en déroute tout ce que les manuels enseignent sur l'art d'écrire. L'important, selon le classique, n'est pas l'événement, c'est la façon dont il réagit sur nous. Mais nous, l'homme, mon frère, comme disait l'autre, qui l'a jamais approché, compris, raconté, comme il est ?

« Céline nous oblige à réviser des valeurs, des jugements, par le fait même qu'il trouve encore tant de nouveau à dire, qu'il nous fait sentir que derrière ce qu'il découvre il y a peut-être encore tout à découvrir. Imaginons ce que, voici cinquante ans, un écrivain naturaliste aurait fait de cette confession du petit Ferdinand, gamin de Paris, né de parents besogneux, bricoleurs et geignards. De cet effroyable drame de la médiocrité, de ce déchaînement de toutes les forces économiques et sociales, qui écrasent le pauvre. Un mince procès-verbal agrémenté de quelques traits descriptifs extérieurs, le maquillage de crasse que se met un acteur avant d'entrer en scène. Disons tout de suite un procès-verbal de carence. C'est comme en peinture. Il ne s'agit pas de voir les choses de la nature mais la nature des choses. C'est par là qu'un Céline dépasse de si loin et si haut toutes les pauvretés du naturalisme. Qu'ici la question ne se pose plus d'un terme bas, crapuleux, ordurier. Non, il faudrait les prendre à la pelle, mais que tout s'enlève dans un plan poétique vertigineux, qu'au travers de cette fange, de cet océan de boue et de gadoue, comme brusquement jaillit et fulgure le lingot d'or pur tiré d'une montagne de minerais broyés, malaxés, concassés, on voit enfin face à face l'âme, le prodigieux don de l'homme, dans une splendide illumination.

« Voilà ce livre, plein de génie et de bassesse. Au moins ne reprochera-t-on pas à l'auteur d'avoir voulu faire l'ange. En montrant la bête comme elle est, toute la bête, rien que la bête, il a ménagé la meilleure part à l'esprit. De ce point de vue *Mort à crédit* ressortit au plus véridique spiritualisme. Celui des hommes au Moyen Âge, les bâtisseurs de cathédrales, qui savaient regarder l'enfer, qui l'inventoriaient, poussaient pêle-mêle diables et damnés sur le marché public à grands coups de balai et en riant très haut des sorcières désarçonnées et de l'ignominieux sabbat.

« Il y a toujours la même distinction à faire entre ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas. Ce qu'on voit, c'est un gosse vicieux entre une mère un peu infirme et qui se tue au travail, et un père phraseur, moralisateur, non moins trimard, à qui la guigne a donné une mentalité catastrophique. Une malchance qui annihile également les meilleures résolutions du jeune Ferdinand qui, excédé des leçons de morale, d'engu... et de gifles, finit par se jeter sur le vieux et l'étrangle à moitié. Ce qu'on ne voit pas c'est tout l'arrière-fond de misère et de rancœur, l'ironie d'une lutte inégale, impossible, dérisoire, entre un libre arbitre bafouillant et le destin implacable, la grandeur malgré tout du sort ridicule et lamentable, de la calamiteuse condition humaine. Et c'est cela que nous fait voir Céline, c'est par là que nous nous réconcilions avec nous-mêmes comme avec ses personnages qui deviennent sympathiques malgré tout.

« Grâce à quoi, aussi, il a pu se livrer à une formidable débauche d'écriture sans jamais tirer à la ligne, sans jamais s'essouffler. Non que tout soit de la même qualité. Nous préférons la première moitié de son roman à la seconde. Elle est plus variée, plus étoffée. L'épisode du séjour de Ferdinand en Angleterre, au Meanwell College, de Rochester, est une chose étonnante. Et sa sortie dramatique avec le suicide de Nora...

Mais puisque les événements n'ont aucune importance ? Nous parlions de poésie. Nous devrions aussi parler d'éloquence, de rhétorique. Cette rhétorique peuple qui atteint des sommets, que jamais encore on n'avait reproduite et que Céline transcrit avec une sorte d'emportement sauvage, une griserie dionysiaque. Et comme c'est plus ample, plus étoffé que du Cicéron, avec le roulis des cailloux que mâchait Démosthène ! De l'argot et à pleine bouche, soyons polis, mais quel accent, quelle couleur, quelle force dans la répétition, surtout. Céline, sans doute, décrit ses personnages, il les campe nature, mais, surtout, il les fait parler. Ainsi ce n'est pas lui qui les crée, ils se créent eux-mêmes, devant nous. D'où cette vérité, cette vie, ce bouillonnement, ce renouvellement perpétuel.

« On se demandait où irait l'auteur du *Voyage au bout de la nuit*. S'il pourrait continuer son effort. Re-brosser avec un égal succès tant de laideurs, de misères pour l'élaboration et le rayonnement de sa lumière à lui. Il a rempli la gageure. En nous laissant la certitude qu'il continuera. Que ses réserves de compassion sont illimitées comme sa puissance d'expression, son éloquence torrentueuse, son extraordinaire génie verbal.

« Du neuf, enfin, dans la littérature ? Une forme renouvelée, des filons inexplorés, la découverte d'un champ vierge où, à la suite de Céline, des concurrents vont s'élancer ? Nous serions plutôt enclins à dire en marge de la littérature. L'autre côté mystérieux, redoutable, d'un mur que bien peu auront le courage de franchir. Derrière lequel il y a la nuit qui n'a pas de bout… »

Nous n'ajouterons rien à cette lumineuse étude. Elle est pour nous définitive. Et il ne nous reste qu'à saluer son auteur, le cœur ravi et l'esprit comblé.

Apologie de Mort à crédit,
de Robert Denoël (1902-1945), est paru
chez Denoël & Steele, à Paris, en 1936.

ISBN : 978-2-89668-850-0
© Vertiges éditeur, 2019
– 0851 –